

Mixités mexicaines

Normand Biron

Volume 42, Number 172, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, N. (1998). Mixités mexicaines. *Vie des Arts*, 42(172), 55–57.

Mixités mexicaines

Normand Biron

QUELQUE 350 OBJETS MATÉRIALISANT LES IMAGINAIRES MEXICAINS QUI S'EXPRIMENT À TRAVERS L'ART, LA FÊTE,

LA VILLE, LA RELIGION, LA NOURRITURE, L'HABITATION, LA VÊTURE, LA MORT...

Dans l'histoire des peuples,
dans l'histoire de l'esprit humain également,
seuls les actes créateurs ont une importance.

Mircea Eliade, *Fragmentation*



José Guadalupe Posada
Remate de Calaveras alegres y sandungueras
(Squelette avec chapeau), 1914
Lithographie
Collection Ricardo Pérez Escamilla

En gambillant dans la ronde des regards scrutateurs sur le Mexique, l'historien de l'art, le critique se rassurent sur les sentiers précolombiens et interrogent souvent le présent contemporain. Si l'on pense à la culture mexicaine, surgit immédiatement dans la mémoire du patrimoine universel l'inesquissable civilisation précolombienne qui demeure un des trésors du Mexique. L'incursion de la culture hispanique aura permis que pénètre la civilisation gréco-latine, ainsi que le génie de la mathématique et de l'abstraction, apportés par les Maures chez les Ibères. De ce profond métissage est éclos le Mexique moderne dont les racines multiples auront nourri sa culture actuelle. L'exposition *Imaginaires mexicains* rompt avec cette vision et interroge l'univers spirituel et temporel, celui d'une culture en mouvance au sein de la diversité contemporaine.

Cette vitrine mexicaine que composent 350 objets, ressemble à une courtepoinette dont la fragmentation juxtaposée dessine le territoire identitaire mexicain à travers des thèmes tels l'art, la fête, la ville, la religion, la nourriture, l'habitation, la vêtue, la mort, voire des bribes significatives d'inattendu. Des œuvres précolombiennes à celles du célèbre artiste Diego Rivera, des gravures sur la mort de José Guadalupe Posada aux œuvres contemporaines de Claudia Fernandez, du banc zoomorphe aux yeux de graines de *zompante* à la chaise de l'artiste contemporain Jaime Goded, du luxuriant art

baroque aux modestes autels pour les prostituées mortes du sida, de la stèle d'Aparicio au *Portrait de Cuca Bustamante*, du *maxtlatl* ou cache-sexe en toile à la jupe d'écorce d'arbre, du crâne maya au masque de centurion, des fêtes de la vie aux festins des morts, cet amalgame, en apparence hétéroclite, ressemble à une arche flamboyante voguant sur les rives d'un paradis perdu dont chaque élément s'harmonise dans un grand souffle de vie.

Comme dans tout cérémonial par lequel on déterre les miroirs du passé pour mieux voir le présent, l'on est accueilli au seuil de ces *imaginaires* par un vieil homme au sourire maraud, soit le *Dieu du feu*, l'une des plus anciennes divinités du centre du Mexique, appelée par les Aztèques Huehuetotl. Son culte étant apparu dès le préclassique à Cuicuilco, il se nommera plus tard Xiuhtecuhtli et sera vénéré comme *père et mère de tous les dieux*. Révéré dans toutes les demeures, il nous est apparu naturel que cette divinité mythique nous introduise dans les impressionnants labyrinthes de la culture mexicaine.

Dès l'entrée, l'on croise l'un des puissants symboles de l'intrusion colonisatrice, soit *Santiago Apostol a Caballo* (Saint Jacques apôtre), ce belliqueux patron qui aurait veillé à l'expulsion des Maures du territoire espagnol au XV^e s.. Dans l'exposition, il est représenté sous forme d'une sculpture de bois sculpté polychrome datant de la fin



Autel pour les morts, 1998
Cet autel est dédié à Cristina Payan, directrice du Museo de Culturas Populares et instigatrice de l'exposition *Imaginaires mexicains*, décédée en juillet 1997.

du XVI^es., assis sur un cheval et dressant le fer de la guerre, prêt à conquérir l'Amérique en remplaçant en Nouvelle Espagne le Maure par l'Indien.

LUXURIANCE, EXTASE, SENSUALITÉ...

En ces terres mésoaméricaines, l'architecture cérémonielle avait atteint un tel niveau de perfection que les conquérants espagnols, coutumiers des splendeurs de l'architecture arabe, ne purent qu'être admiratifs devant la magnificence des cités et des temples religieux. Mais sous le fallacieux prétexte d'en finir avec l'idolâtrie et d'imposer la *vraie religion*, ils ont détruit la plupart des temples et édifié des églises chrétiennes sur leurs ruines. L'on peut admirer dans l'exposition la *Maquette d'un temple*, en terre cuite polychrome, de culture aztèque de la période postclassique (1200-1521) dont l'aspect somptuaire n'est point sans nous rappeler la magnificence des lieux de culte – les écrits du chroniqueur Diaz del Castillo et certains travaux du métro de Mexico nous auront fait imaginer l'étendue et l'importance de la culture aztèque, car Mexico fut complètement détruite et immédiatement reconstruite.

À travers les bouleversements de la Conquête espagnole, l'éclosion du Baroque semble être devenu le refuge pour exprimer une lumineuse exubérance que les *extirpateurs d'idolâtrie* avaient tenté d'anéantir. Voulant imposer leur culte aux autochtones, apparurent plusieurs amalgames de traditions et de croyances – leur déesse-mère, *Tonantzin* se transforma en Vierge brune et devint la *Virgencita de Guadalupe*; le dieu de la pluie Tlaloc se métamorphosa en saint Jean dont la fête annonce la venue des orages. Lorsque les colonisateurs voulurent construire des églises, ils durent faire appel aux artisans de ce Nouveau Monde. Et c'est ainsi que, malgré de nombreuses contraintes, le style baroque s'est enrichi de la ferveur et de l'imaginaire des peuples autochtones. Un des plus beaux exemples est l'église de Tonantzintla dont l'autel est un véritable chef-d'œuvre; l'on peut en découvrir la splendeur grâce à une immense reproduction en transparence dans le parcours *Imaginaires mexicains*.

La luxuriance, l'extase, la sensualité, la démesure, la folie auront permis que, dans sa force de transgression, l'esprit humain exprime sa passion et sa jubilation. Dorures, torsades, volutes, enflures, courbures auront

permis à ces artistes de substituer à l'équilibre sévère la liberté, l'émotion et le mouvement. Quittant l'immédiateté des surfaces, l'artiste crée à travers la profondeur de l'espace un univers paradisiaque, voire démoniaque où il peut introduire sa vision intime d'un paradis perdu. La fête orgiaque et édénique à laquelle nous convient les motifs du maître-autel de l'église de Tonantzintla, ressemble à une olla-podrida céleste d'où émergent entrelacés dans des flots de nuages de lumière des visages angéliques et parfois sépulcraux lovés dans des arabesques de fleurs, de courges, de maïs, de zapotes qu'un bâton à four aurait plongé dans cette mer ocrée et diluvienne. Cette voûte de stalactites safranées fait jaillir de ce poétique empyrée les suaves délices d'un paradis perdu au sein duquel veille la Vierge de Guadalupe. Faut-il s'étonner que, devant cette pléthorique vision du monde, l'artiste René Derouin ait senti le besoin de créer sa murale *Paraiso, la dualité du baroque* qu'il présente à l'occasion de l'exposition *Imaginaires mexicains* dans l'agora du Musée de la civilisation!

PARADIS IMAGINAIRES

Énamouré de la culture mexicaine, René Derouin a non seulement métissé nos territoires à travers *Paraiso, la dualité du baroque*, mais a à la fois uni le limon et le céleste de nos cultures. Arrachées à ces célestes lambris, les ondulations qui créent sa murale ressemblent à la psyché du temps qu'aurait réchauffé le doux crépuscule d'une vie. Pénétrant dans ces terres édéniques par un antre ombreux, l'on remonte à la surface de ce tissu des origines; l'œil est rapidement envoûté par une kermesse de sinuosités en relief qui unit la fantasmagorie des couleurs et des mythes qui donnèrent naissance à un organique métissage de nos sociétés. Derouin a été séduit dans le baroque par « la magie du nombre, du superflu, de l'abondance et de la démesure dans la croyance des paradis au delà de la raison. »¹ Cette dualité entre la blancheur silencieuse et l'or aveuglant, il a su les pétrir jusqu'à ce que cet anarchique fusion fasse germer sur les sentiers formels de la loi et de l'ordre « une abondance luxuriante de couleurs et de formes où tout y est illimité. »² Si la liberté ne naît point de l'ordre mais bien dans la voluptueuse sinuosité des enchevêtrements, l'immense fresque (30,5m sur 2,5m)



Femme avec décoration sur le corps
Céramique
Culture de l'Occident, Chupicuaro
Époque préclassique (300 av. J.-C.)
Collection Museo Regional de Guadalajara, CNCA-INAH.
Photo : Jacques Lessard, Musée de la civilisation

Paraiso, la dualité du baroque est l'image même d'un rêve, celui où une sève verdoyante coule sur les pierres et où la lumière sourd des terreaux intimes de l'imaginaire.

En pénétrant à nouveau dans l'exposition *Imaginaires mexicains*, l'on est abasourdi de constater que 5000 fêtes ponctuent les saisons, tant au sein de la population métisse qu'entre les 56 peuples autochtones. Comme le soulignait Octavio Paz dans *Le labyrinthe de la solitude* : « Tout prétexte est bon pour interrompre la marche du temps. » Les festivités des carnivals se déroulent tout au long de l'année. L'on retrouve des chars allégoriques et de la musique sur le littoral du golfe et du Pacifique, des activités à carac-

tère euphorique dans les villages mayas du Yucatan et à caractère religieux dans ceux du Chiapas. La diversité des costumes est immensurable : conquérants, soldats de Napoléon, figurants aux masques de combattants, d'animaux, de dieux, travestis, pénitents, danseurs, lutteurs, sauveurs, ensorceleurs, diabolins, marchands de *corridos* (chansons populaires) ... Une panoplie infinie dont la texture s'est inscrite dans la richesse des métissages. La Semaine Sainte, avec la commémoration de l'apparition de la Vierge de Guadalupe, est l'un des événements où la ferveur religieuse se manifeste avec le plus d'intensité. Des processions en silence, des dramatiques religieuses, des pénitents parcourant à genoux les rues, des représentations de la Passion du Christ où des centurions revêtant des uniformes de l'armée ou de la police se succèdent au milieu de la musique, des jeux pyrotechniques, des foires, des prières et des danses pendant que l'on brûle des Judas de carton avec des fusées qui tournoient et s'enflamment appelant le feu du renouveau. D'ailleurs dans l'exposition, un magnifique *Masque de centurion* en bois sculpté polychrome et feuilles d'or (XVIIIe-XIXe siècle) illustre bien le caractère hyperbolique de cette religieuse fiesta.

LA MORT ET SES COULEURS

Une autre présence essentielle accompagne la vie des Mexicains, c'est la mort ; pour le Mexicain, vie et mort sont les deux versants d'une même vérité. Si pour la plupart des humains, la mort obéit à la violente fatalité du destin, dans les civilisations précolombiennes, elle correspond à un rite de passage vers le bonheur. Dans la tradition

indienne, l'on dit : « Quand quelqu'un meurt, on enterre sa chair, mais dans la campagne l'ombre se promène déjà sur le chemin... » Au début de novembre de chaque année, la Fête des morts occupe une place primordiale dans le quotidien des Mexicains. Souvent on dresse un autel sur lequel on place une vieilleuse sur une nappe blanche, des crânes en sucre blanc et rose, du pain sucré, du lait chaud et du riz. On y retrouve aussi le portrait de la Vierge de la Guadalupe, entouré de bananes, de tortillas, de *jicamas* (fruits très juteux) et des *cempoaxochitl* (œillet d'Inde jaunes). Dans les cimetières mexicains, surtout indigènes, les tombes sont peintes de couleurs vives ; et le 2 novembre, pour la fête des morts, c'est une débauche de lampions, d'offrandes, de fleurs, voire, dans certains cimetières métis, d'énormes pâtisseries en forme de chapelles. *L'Autel des morts* qui nous est présenté dans l'exposition est dédié à Cristina Payan, directrice du Museo de Culturas Populares et instigatrice de l'exposition *Imaginaires mexicains*, décédée à Mexico en juillet 1997.

Peu d'artistes au Mexique ont représenté sous autant de facettes et autant de vigueur le thème de la mort que l'éminent graveur de Aguascalientes, José Guadalupe Posada. La lithographie *Remate de Calaveras alegres y sandungueras* (Squelette avec chapeau), l'une de ses œuvres que l'on peut admirer dans l'exposition, illustre bien à travers une technique exceptionnelle le visage raffinée qu'exerce la séduction de la mort sur les vivants.

Bien qu'il nous soit apparu difficile ici de circonscrire la globalité des thèmes de l'exposition *Imaginaires mexicains*, tels l'habitation, le vêtement, l'alimentation, la ville ou encore le très bref fragment qui évoque l'art contemporain, il nous paraît important de voir cette fresque sur l'identité collective des Mexicains qui ont su conserver et enrichir, dans la richesse de leur diversité, les multiples courants culturels qui ont façonné leur vie contemporaine. □

¹ René Derouin, *Paraiso La dualité du baroque*, Genèse d'une œuvre, Montréal, éd. L'Hexagone, 1998, p. 40.

² Ibid. p.105.



Paraiso, La dualité du baroque
Murale monumentale du peintre, graveur et sculpteur René Derouin
présentée au Musée de la civilisation
du 28 avril 1998 au 4 janvier 1999.
Photo : Jacques Lessard
Montage infographique : Vox Stratégie & Créativité inc.

EXPOSITION
IMAGINAIRES MEXICAINS
MUSÉE DE LA CIVILISATION
QUÉBEC
JUSQU'AU 14 FÉVRIER 1999